

fluence à empêcher les Macdonald de State et les Mac-Leod de rejoindre leurs frères d'armes. Charles-Édouard perdait, en ce moment, de ses forces. N'importe : il fond sur les Anglais. Ceux-ci se trouvaient préparés à son attaque. Obligé de battre en retraite, le prince se dirige vers la plaine de Culloden. Il eût pu se retirer dans les montagnes et traverser à gué la rivière de Nairn qui l'en séparait, mais il découvrait Inverness, il livrait cette importante ville à l'ennemi, il perdait ses dernières ressources de vivres ; et où aurait-il trouvé des subsistances pour son armée, dans les rochers déserts du pays ! »

— *Amis ! criait le prince à ses braves : Nous donnerons ici à Cumberland un autre Fontenoi.* »

Et soudain les combats s'engagent ; il connaissait ses montagnards, il était sûr de leur vaillance. Par malheur, en ce moment, ils étaient épuisés de fatigue, et privés de nourriture. Néanmoins, à l'ordre donné, ils se précipitent sur l'ennemi avec une intrépidité sans exemple. Une femme, lady Mac-Intosh, animait elle-même son clan. Les enfants de la montagne, enfonçant leur toque bleue sur leurs yeux

et baissant la tête sous leurs boucliers, couraient comme les vagues d'une irrésistible inondation. Leur cris d'attaque s'élevaient comme une clameur surnaturelle au-dessus du fracas de la mousqueterie. Ils avaient déjà repoussé les cohortes anglaises, lorsque l'artillerie du duc de Cumberland commença à balayer la plaine. Des charges de cavalerie fondent sur les highlanders, au milieu des nuages de poudre et de fumée qui enveloppaient l'atmosphère. Les clans reculent, étonnés. Vont-ils perdre l'espoir et fuir ? Non. Charles-Édouard, décidé à payer de sa personne, et versant des larmes de rage, accourt au gros de la mêlée. » — *Courage ! s'écrie-t-il, courage ! nous pouvons triompher encore !* » A cette voix puissante et chérie ; les montagnards reviennent avec fureur contre ces tonnerres qui troublent leurs esprits sans abatre leur âme ; ils se ruent avec les élans du désespoir contre les cavaliers qui les écrasent et les canons qui les foudroient. On ne les dompte pas : on les tue.

La victoire flottait encore incertaine, lorsque le clan des Macdonald refusa tout-à-coup de

marcher : il bat en retraite et s'éloigne. Son chef seul, l'épée à la main, ne voulant pas survivre à la défaite volontaire des siens, s'écriait la tête perdue : » — *Les enfants de ma tribu m'abandonnent!* » et il courait chercher la mort ; et la mort enfin vint à lui. De ce moment tout fut perdu ; le désespoir conseilla la fuite ; et le désastre fut complet (1).

Je traversai lentement la plaine où l'héritier des Stuarts avait vu tomber à jamais la couronne de ses pères. Je m'assis sur une des pierres de Culloden près d'Inverness, comme je m'étais assis sur la tour de Wagram près de Vienne, et sur le tombeau de Poniatowsky près

(1) 2000 montagnards périrent pendant le combat. Le carnage fut plus atroce encore après la victoire. Le duc de Cumberland, dont la barbarie souilla le triomphe, se promena sur le champ de bataille, pour assister au massacre général (qu'il avait ordonné) de tous les mourants et blessés. Ces cannibales qui (selon un des acteurs de cette journée) *ressembloient plus à des bouchers sauvages qu'à des soldats chrétiens*, non contents d'achever les blessés et de mutiler les morts, trempaient leurs mains dans les flots de sang, et s'en jetaient les éclaboussures les uns aux autres, en poussant des clameurs forcenées. Le duc de Cumberland, qui livra aux flammes les villes et les villages de la malheureuse Écosse, fut surnommé *le boucher*.

de Leipsig. Le vent soufflait tristement sur ces grèves arides. Vis-à-vis de moi s'élevait au loin le Benwayes, *le mont des Tempêtes*, la plus haute montagne de ces parages. Il avait vu l'orage de Culloden : tout avait changé depuis sur cette terre, et les hommes et les choses, et les couronnes et les peuples : lui seul restait encore le même (1).

Aucune maison, aucun arbre. On n'a point relevé les granges et les étables où le duc de Cumberland, après la bataille, faisait brûler ses prisonniers au milieu d'atroces tortures (2). La mer mugissait à peu de distance ; tout était là, triste et glacé, comme en deuil de la journée funèbre. On m'indiqua le tertre où Charles-Édouard ralliait pour la dernière fois ses braves montagnards... Je m'arrêtai à cette place ;

(1) Des champs de Culloden, on aperçoit la ville de *Fort-Rose*, au bord de la mer, et le nouveau fort, nommé *fort Georges*, qui défend l'entrée d'Inverness. Au bout de la plaine est le castel de *Delcross*, bâti en 1620, par lord Lovat. Là, est une salle à manger, moyen-âge, où, au fond, est l'estrade élevée qui portait la table du chef. Plus bas mangeaient les serviteurs.

(2) Hist. de Charles-Édouard, par Amédée Pichot, tome 2, p. 234.

et j'y cueillis une bruyère. Un souvenir... parmi bien d'autres (1).

Le duc de Bordeaux, bien jeune encore, visita la célèbre plaine ; plusieurs vieux highlanders, fils des anciens combattants, ayant appris qui il était, accoururent à lui et l'entourèrent avec enthousiasme. Ils lui montrèrent, les larmes aux yeux, un arbre autour duquel 50 à 60 Français défendirent vaillamment Charles-Edouard, à l'affreuse heure du désastre. Le duc de Bordeaux y cueillit, aussi, quelques brins d'herbe sauvage. Il cherchait les grands souvenirs : l'Écosse a conservé le sien (2).

De l'autre côté du *Nairn* et près de Culloden, est une plage curieuse, une petite vallée entourée de montagnes, où, dès qu'on est entré, l'on s'écrie : « *Voici la Cité de la mort!* »

Là, sur une étendue d'un quart de lieue, s'é-

(1) Non loin est une énorme pierre, où se tint le duc de Cumberland durant le combat.

(2) La preuve en a été donnée à S. A. R. lors de son récent voyage à Édimbourg, on sait avec quel enthousiasme il y a été reçu.

lève une rangée de tombeaux druidiques. De savants antiquaires se sont évertués vainement à en découvrir l'origine. Chacun de ces *tumulus* a autour de lui des rangées de pierres en cercle, posées debout, comme des factionnaires funèbres (1). Le premier cercle est près du sépulcre, le second, quelques pas plus loin. Ces *tumulus*, espèces de caves rondes et presque toutes pareilles, sont voutés à la manière des Cyclopes, sans mortier, sans chaux et sans ciment, avec des pierres plates, horizontalement mises les unes sur les autres. Des vases cinéraires, ainsi que des ossements, y furent trouvés. Selon la tradition, perpétuée depuis les temps du culte d'Odin, ce seraient des tombeaux de rois et de princes. Mais quels étaient ces princes et ces rois ? Qui reposait dans ces sépulcres ? A qui appartiennent ces os et ces cendres ?... Toujours et partout des mystères : toujours et partout des des tombeaux !

J'avais passé à gué le *Nairn*. En face de moi était le *Dun-Evan*, montagne couronnée par les

(1) Ces ronds sont tirés au compas ; et les pierres, posées de distance en distance, sont au nombre de 10 à 12.

restes vitrifiés d'un monument inconnu. *Vitrifiés!* comment et par qui? autre impénétrable secret. Le *Dun-Daviot*, rocher voisin, offre de semblables ruines (1). Je foulais encore une terre de désolation et de mort; elle méritait d'être auprès de Culloden.

Sur une hauteur voisine des *tumulus*, sont les murs écroulés d'une ancienne chapelle catholique. Elle fut bâtie, dit-on, par l'apôtre irlandais, Saint-Columba, le saint de l'île d'Yona; celui qui le premier porta la foi chrétienne en Ecosse. Columba, venu de son île à Inverness, (selon les anciennes chroniques), y convertit un roi des Pictes.

La tradition rapporte que les enfants, morts sans baptême, sont sauvés s'ils sont enterrés dans cette chapelle. Ici, remarquez les étranges contradictions de l'esprit humain: les chefs de famille du pays qui, depuis la réformation, croient peu à la nécessité du baptême, envoient pourtant là leurs enfants non baptisés; et on les y enterre encore. Cette chapelle, nommée *Cla-*

(1) Le terrain de cette étrange rive est, pour le géologue, un terrain de merveilles.

chan, a détruit les autels du druide; les réformateurs, à leur tour, ont détruit l'autel du catholique; qui détruira, n'importe quand, les prêches du réformateur!

Nous retournâmes tard à Inverness. J'entendis sonner le couvre-feu à huit heures. La cloche qui servait à cet usage fut miraculeusement sauvée des destructions de la cathédrale au temps de Cromwell. On sait que le pieux *protecteur* ne manqua jamais une occasion de renverser, au nom de Dieu, les églises des trois royaumes.

Inverness est une ville de haute antiquité. Les Romains, peu après l'érection de la grande muraille de *Glascow*, dont j'ai parlé au chapitre I^{er} de ce volume, étendirent leurs conquêtes jusqu'à *Forés*, dans le comté d'Elgin, et jusqu'à *Burqhead* près d'Inverness. A côté du nouveau *fort Georges*, on voit encore, le long de la route, des restes de camps et de fortifications qui datent de cette vieille époque (1).

Je passai la soirée chez M. Anderson. Il y fut chanté des chansons jacobites; et je retins long-

(1) Les Romains séjournèrent environ 400 ans dans la Grande-Bretagne.

temps ce refrain naif, ce refrain en langue gal-
lique, resté national en Ecosse.

Follou thee! follou thee!

King o'true Highland earth, bouny prince Charlie! etc.

« Nous suivrons toi ! nous suivrons toi !
« Bon prince Charles ! notre roi !
« Pour toi mourir ! ou pour toi vivre !
« Charles ! qui ne voudrait te suivre !...
Etc., etc.

On me fit entendre l'air chanté sur le *bag-
pipe* des montagnards pendant la bataille de
Culloden ; une foule d'anecdotes me furent
racontées ; et l'on concevra facilement qu'elles
avaient toutes rapport à Charles-Édouard. Une
dame du pays, s'étant procurée un plaid qu'a-
vait porté le prince, demanda à être enterrée
sous ses plis ; on le lui promit, et elle mourut
heureuse de cette assurance. Un Écossais nom-
mé *Mackensie*, fils d'un orfèvre d'Edimbourg,
ressemblait à l'héritier des Stuarts. Il conçoit la
généreuse résolution de se faire passer pour lui
afin de tromper l'ennemi. Il exécute son projet.

Les vainqueurs, en le poursuivant, perdent les
traces du vrai prince. Tombé ensuite au mi-
lieu d'une troupe anglaise et percé de plu-
sieurs coups mortels, il s'écrie : « *Malheureux !
vous avez tué le fils de votre roi !* » et les sol-
dats, persuadés qu'ils avaient gagné les sept
cent cinquante mille francs promis aux meur-
triers de Charles-Édouard, lui coupent la tête
pour la porter à Cumberland. Le duc, ivre d'une
joie féroce, mit ce trophée sanglant dans sa
voiture, et partit triomphant pour Londres.

On sait que, réfugié dans une caverne de vo-
leurs, non seulement Charles-Édouard ne fut pas
livré à l'ennemi par les brigands que l'appât de
trente mille guinées aurait dû séduire, mais
que, pendant près de trois semaines, il les eut
pour gardes du corps. Un d'eux, *Chisholm*,
homme de six pieds, mendiait son pain dans sa
vieillesse. On avait remarqué qu'il ne recevait
jamais d'argent que de la main gauche. On lui
en demanda la raison. « — Ce serait avilir cette
main, répondit-il. Lorsque Charles-Édouard
me quitta, cette main a serré la sienne. »

Aussi, qu'ils étaient amers les regrets du

prince exilé en pensant à sa loyale Ecosse ! Un jour, au milieu d'un grand concert donné chez lui en Italie, un proscrit se mit à chanter l'air pathétique du frère de *Lochiel* en prison : *Lochaber no more* (nous ne verrons plus le Lochaber). L'héritier des Stuarts tressaillit, baissa sa tête entre ses mains, et, versant un torrent de larmes, ne voulut plus de chants italiens. Une autre fois, M. Greathead, ami de Fox, causait avec lui de l'Écosse. Le prince, retrouvant toute la chaleur de sa jeunesse, lui racontait *Preston* et *Falkirk*. Ses yeux étincelaient, sa voix était tonnante ; mais, arrivé à sa défaite, aux périls de sa fuite et au dévouement de ses montagnards, il succomba à ses émotions, et tomba évanoui sur le plancher. « — Ah ! monsieur Greathead ! s'écria la duchesse d'Albany accourant à son père : vous lui aurez parlé de l'Écosse ! »

Un des chants qui, à la soirée d'Inverness, m'attendrit au plus haut degré, ce fut : *The lament of Flora Macdonald* (La complainte de Flora Macdonald). Cette jeune et célèbre Ecos-saise avait été remarquée par Charles Edouard

vainqueur, au palais d'Holy-Rood : à l'époque où Charles-Édouard vaincu, fuyait de caverne en caverne, dans les rochers de l'île de Skye, vêtu de haillons et mourant de faim, Flora, comme un ange du ciel, vint à travers les torrents et les précipices, lui porter des habits et des vivres. On sait avec quelle adresse elle le fit passer ensuite, déguisé en femme, au milieu de ses ennemis. Ce fut elle qui le sauva : voici la ballade écossaise.

LAMENT OF FLORA.

Au pied d'un rocher solitaire,
Flora, les yeux baignés de pleurs,
Regardant fuir, au loin, une barque légère,
Ainsi soupirait ses douleurs :
« Astre de la Calédonie !
« Adieu ! tu pars, et pour jamais !...
« L'aigle, sur la montagne, a son aire chérie ;
« Le lion, sa tanière, et l'oiseau ses bosquets ;
« Toi seul es sans abri !... mais, grand dans tes misères,
« Il te reste ton droit, ta naissance, tes pères,
« Et le renom de tes hauts faits. »